

Citation style

Garnier, Xavier: Rezension über: Bernard Mouralis, L'illusion de l'altérité. Études de littérature africaine, Paris: Honoré Champion, 2007, in: Annales. Histoire, Sciences Sociales (bis 2014), 2009, 4 - Afrique, S. 937-939, DOI: 10.15463/rec.1189720041, heruntergeladen über Website

Annales

Histoire, Sciences Sociales

copyright

This article may be downloaded and/or used within the private copying exemption. Any further use without permission of the rights owner shall be subject to legal licences (§§ 44a-63a UrhG / German Copyright Act).

savoir : « ce qui intéresse nécessairement tout un chacun ») sont bienvenues. Tout le monde philosophe mais certains articulent dans des textes leur pensée et il est légitime de s'intéresser à ces auteurs qui sont des figures respectées de la pensée et de la philosophie. Il y a des auteurs qui problématisent leur rapport à la tradition. À Mombasa, le poète rebelle Muyaka, premier à composer de manière assez libre sur des thèmes non directement religieux au XIX^e siècle, fut le pionnier de la lignée d'auteurs dont K. Kresse étudie les œuvres.

K. Kresse expose d'abord la conception ethnocentrique swahili telle qu'elle apparaît dans la littérature classique de la ville. Il montre également l'arbitraire des désignations coloniales, jouant constamment sur les différences entre la ville et la brousse, les quartiers de la ville, et se traduisant en de multiples différences statutaires qui empoisonnaient – c'est moi qui le dis ! – la vie des habitants en leur donnant des horizons divers. Ce contexte est nécessaire pour comprendre ce qui est au cœur de son livre : la discussion avec trois philosophes locaux.

K. Kresse consacre en effet la moitié de son livre à trois auteurs contemporains avec lesquels il a mené de nombreuses conversations : Ahmed Sheikh Nakhbany, Ahmad Nassir Jhuma Ballo et Abdilahi Nassir. Tous trois sont connus comme des écrivains swahili mais sont des personnalités, des penseurs inscrits dans l'histoire de la ville. Notons aussi qu'il ne mentionne pas les autres penseurs qui ont quitté la ville, mais dont l'importance sur la scène intellectuelle est considérable, en particulier Ali Mazrui, grand militant d'une vision ouverte et libérale de l'islam, qui nous fait le récit de ses années de Mombasa dans son livre *Political sociology of the English language: An African perspective* (1975).

La côte de l'océan Indien est aujourd'hui une zone de violents conflits ; des attentats ont eu lieu au Kenya et à Dar, et une vision salafiste, réformatrice de l'islam veut s'implanter et fait fi de l'héritage si original de cet islam swahili. Des rencontres originales se produisent : entre les ulémas en place et des convertis au shiisme, comme A. Nassir. Cet islam swahili est articulé par des penseurs et des écrivains qui en illustrent la force créatrice dans leur travail, leurs

textes et leurs prêches ; le chapitre sur les conférences de ramadan d'A. Nassir témoigne du débat intellectuel en train de se mener sur des sujets qui sont ceux de la vie quotidienne. Le travail de la pensée est le travail d'un auteur et cette notion est ici justement réhabilitée.

« Les textes religieux sont interprétés à la lumière des contextes sociaux et la société est passée en revue et critiquée à l'aide des textes religieux. Avec Sh. A. Nassir nous avons quelqu'un à qui s'applique à la perfection le terme de penseur. Dans une vie pittoresque et variée, les autres étiquettes de politicien, de directeur de journal, d'adhérent au sunnisme ou au shiisme, semblent seulement temporaires ou secondaires » (p. 206).

Le travail de K. Kresse peut aussi être lu en complément de celui de Derek Peterson. Il a été mené au même moment. Les fidèles des églises des pentes du mont Kenya sur lesquelles est implantée la mission de Tumutumu partagent le même destin national kényan que les croyants des venelles de Mombasa, mais comment leurs archives, leurs références textuelles peuvent-elles fonctionner dans un même espace communicationnel ? Faire apprendre le kiswahili aux élèves du secondaire kényan est une forme de réponse, limitée, utopique, mais au moins un début ! Cela dit on peut apprendre le kiswahili sans lire les penseurs de Mombasa, comme l'auteur d'*Al Inkishafi*, mais aussi sans lire *Uhuru wa Watumwa*, premier roman swahili, écrit à Mombasa en 1934, et qui raconte l'esclavagisme arabe du point de vue des esclaves. Pourtant, il faut que ces mondes dialoguent s'ils veulent continuer à vivre paisiblement dans une même entité politique et, pour cela, il faut que leurs archives deviennent de plus en plus ouvertes et fassent l'objet de davantage d'échanges.

ALAIN RICARD

Bernard Mouralis

L'illusion de l'altérité. Études de littérature africaine

Paris, Honoré Champion, 2007, 768 p.

Les études rassemblées dans cet ouvrage témoignent de plus de quarante années de ce

que Bernard Mouralis appelle, dans l'introduction générale, un « intérêt intellectuel » pour l'Afrique subsaharienne, pour « son histoire [et] pour le rôle qu'y joue l'écrivain comme acteur de la littérature » (p. 9). En quelques mots, à l'orée de son livre, B. Mouralis définit de façon très précise l'orientation de ses analyses littéraires : l'observation des interactions incessantes entre l'histoire de l'Afrique, le statut des écrivains et l'impact des textes littéraires. Dans cette triangulation entre l'histoire, les auteurs et les textes, il n'y a ni priorité ni hiérarchie, tout l'enjeu des analyses critiques proposées est de le montrer.

Des écrivains, nécessairement engagés (ou embarqués) dans l'histoire, mettent en forme des textes qui entrent en négociation étroite avec les discours sur l'Afrique. La façon dont la littérature travaille au sein des discours sociaux, les conditions selon lesquelles la position d'écrivain est rendue effective dans des sociétés données, sont autant d'aspects cruciaux pour comprendre les effets historiques de la pratique littéraire.

Le contexte colonial et post-colonial (au sens chronologique du terme), qui caractérise les sociétés africaines auxquelles s'intéresse B. Mouralis, est donc naturellement au centre de ses analyses. La théorie des champs littéraires, largement sollicitée par l'auteur, trouve ici un terrain d'application remarquablement pertinent, avec en toile de fond la question de l'autonomie possible d'un discours, et plus largement d'un savoir, dans une situation sociopolitique marquée par une forte dépendance. Le combat pour l'autonomie que livrent les écrivains se traduit dans la première partie de l'ouvrage par la question de la délimitation, ou de la détermination, d'un espace pour l'écriture. B. Mouralis montre qu'il n'y a pas d'espace préalable pour la littérature et que l'activité critique consiste précisément à restituer les dynamiques de constitution d'un espace propice à la parole littéraire. L'étude consacrée aux *Esquisses sénégalaises* de l'abbé Boilat (1853) met en perspective l'espace de pensée ouvert par cet ouvrage à bien des égards précurseur pour le développement ultérieur de l'africanisme, ou même pour le combat anticolonial. Notons dans cette première partie la très éclairante étude sur les modalités possibles de l'émer-

gence de « contre-discours » en fonction du type d'occupation politique des territoires en passant, d'une façon chronologique, des comptoirs aux empires, puis des empires aux nations.

Les deuxième et troisième parties rassemblent des études consacrées aux textes qui interrogent respectivement la période coloniale puis l'ère des indépendances. Deux axes forts peuvent être relevés pour leur efficacité herméneutique : la question des savoirs – notamment de l'africanisme –, et celle de la gestion des régimes de domination et de la violence politique et sociale. L'apport du travail de B. Mouralis concernant la double genèse littéraire et scientifique de l'africanisme est fondamental, notamment pour comprendre les conditions de constitution d'un espace littéraire africain. Ce travail est nourri par un dialogue implicite constant avec les thèses d'Edward Said, avec comme point de discussion la validité du principe d'identification d'un Autre, sur lequel il serait possible de discuter.

Le titre de l'ouvrage rappelle ce parti pris de continuité qui ne cesse de lire l'Afrique dans l'Europe et l'Europe dans l'Afrique. La dynamique de l'africanisme que met au jour B. Mouralis réside dans cette zone de passage instable entre une science européenne et une science africaine, espace indécidable dans lequel viennent s'inscrire une multiplicité de textes finement analysés ici. L'interface de violence de tout modèle d'organisation sociale et de domination politique est également interrogée à travers l'analyse des relations entre l'écriture et le pouvoir. Parce qu'ils émanent du pouvoir (voir l'étude passionnante sur le cas de scribomanie que représente Sékou Touré) ou parce qu'ils interrogent les pouvoirs, les textes littéraires révèlent le potentiel de violence de toute pratique de domination. Parce que l'horizon politique républicain vaut pour sa capacité à cantonner, limiter, désamorcer les violences sociales, la tension, voire la contradiction, entre l'idéal républicain et la réalité coloniale est le ferment d'une production littéraire que B. Mouralis s'est donné les moyens d'analyser de façon rigoureuse.

Un autre point focal de la recherche, développé dans les parties quatre et cinq de l'ouvrage, porte sur le travail du texte, de l'écriture et de l'écrivain. Ces problématiques

apparemment plus « littéraires » permettent à B. Mouralis de poser un autre regard sur les réalités sociales et historiques de l'Afrique contemporaine. S'appuyant sur le travail de Sory Camara consacré au statut des griots dans la société bambara¹, B. Mouralis reprend l'idée d'une position « d'exception » pour le sujet-écrivain, rendue possible par la relation qu'il entretient avec son texte. L'attente, très coloniale, d'écrivains africains témoins ou porte-parole est contredite par l'évolution des dynamiques textuelles au gré des remous incessants de la société aux époques coloniale ou postcoloniale : précisément parce qu'il apparaît de plus en plus difficile de faire porter une voix dans un monde qui désoriente les individus, la littérature est le moyen de donner une forme à la folie, aux paradoxes existentiels, aux dynamiques de conversion ou de trahison. Ce qui ne peut exister sous forme de discours constitué trouve son espace à l'entrecroisement des discours, comme le montre remarquablement l'étude consacrée au *Devoir de violence* (1968), le roman de Yambo Ouologuem récipiendaire du prix Renaudot, puis stigmatisé pour plagiat. B. Mouralis montre que les écrivains africains n'entament pas un dialogue interculturel avec les textes occidentaux, mais s'exercent à croiser les références moins par goût de l'expérimentation postmoderne que dans un effort obstiné pour retrouver du sens.

L'idée directrice de B. Mouralis selon laquelle l'analyse critique des textes littéraires ne doit pas faire l'impasse sur leur impact social et historique s'applique également à l'activité critique elle-même. Les études rassemblées dans les deux dernières parties insistent sur la nécessité de comprendre le sens et les enjeux de la recherche africaniste dans le monde contemporain. Parce qu'elle porte sur l'Afrique d'une part, et sur la littérature d'autre part, la recherche de B. Mouralis porte sur un objet doublement en marge, si l'on se place du point de vue des grandes stratégies de recherche actuellement à l'honneur. B. Mouralis nous montre de façon magistrale dans cet ouvrage, par la grande liberté d'orientations qu'il se donne, par la cohérence de son engagement critique, que cette supposée faible visibilité du champ de recherche est une chance à saisir et qu'elle permet d'établir un dialogue d'une

grande richesse avec des chercheurs de disciplines connexes : historiens, politologues, sociologues... pour en rester au premier cercle.

XAVIER GARNIER

1 - Sory CAMARA, *Gens de la parole. Essai sur la condition et le rôle des griots dans la société malinké*, Paris/La Haye, Mouton, 1976.

Christine Mullen Kreamer et al.

Inscribing meaning: Writing and graphic systems in African art

Milan, 5 continents, 2007, 255 p.

Ce beau volume est très richement documenté par une grande variété d'illustrations donnant à voir des photographies ethnographiques de lettrés africains à l'œuvre, des tables de symboles graphiques et, surtout, un grand nombre d'œuvres d'art classique et d'art contemporain d'Afrique. Cet important corpus iconographique constitue le catalogue d'une exposition présentant 90 œuvres mais qui sont dispersées, parfois peu mises en valeur, noyées dans le texte, décrites par des notices très courtes¹. Cependant les chapitres de l'ouvrage forment bien plus que l'argumentaire d'un catalogue, car ils proposent des développements à la fois scientifiques et critiques des propositions multiples sur lesquelles reposait ce projet.

Au cœur de ce dispositif d'exposition et de publication collective, le propos consiste à montrer comment des artistes contemporains vivant en Afrique ont exploité divers systèmes graphiques et registres d'écriture pour en faire l'une des principales ressources esthétiques pour la création visuelle. Des œuvres contemporaines sont ainsi juxtaposées et confrontées à des pièces d'art classique provenant de toutes les régions d'Afrique et conservées dans des collections américaines. La plupart des articles sont structurés de la même façon, en traitant d'abord de données anthropologiques comparatives couvrant l'ensemble du continent, puis en incorporant des commentaires sur un artiste contemporain ou sur une série d'artefacts anciens.

Outre cet équilibre général, maintenu à travers tout l'ouvrage, entre les registres entre-